

Séminaire de préparation – Mardi 5 mai 2020
L'Éthique de la psychanalyse
Leçon 16 Thatyana Pitavy – Discutante Angela Jesuino

Texte

Paradoxe de la Jouissance et Jouissance de la transgression

Le 30 Mars 1960, leçon XVI. C'est une leçon assez difficile qui continue d'explorer les deux précédentes, celles qui ont été présentées par Marie Jecic et Alice Massat il y a 15 jours. Je vais sans doute revisiter des thèmes qui ont déjà été abordés, mais c'est incontournable car ces trois leçons sont intimement nouées.

Dans cette leçon, Lacan est avec Sade. Il vient « chatouiller les extrêmes », autrement dit, chatouiller la jouissance en essayant d'engager (dégager) une éthique propre à la psychanalyse. Il s'adresse aux plus jeunes analystes, pas forcément les plus jeunes en âge, mais ceux qui débutent leur pratique. Comment faire, demande-t-il, pour se tenir, pour ne pas flancher devant ce qui peut parfois « [...] se présenter comme une impasse, voire comme un déchirement, [...] son squelette fera de son action quelque chose de vertébré [...] », de structuré, Lacan prédit ? Il encourage, il faut y aller sans se laisser embrouiller par une certaine forme de narcissisme, d'idéal de soi-même, moyennant quoi on risque de s'égarer.

C'est clair, qu'en introduisant Sade, on peut dire qu'il fraye une voie pour le moins subversive du comment faire. Oser rapprocher la psychanalyse, voire la technique analytique de la perversion n'est pas petite chose, d'autant plus que les esprits kantien ne sont jamais très loin pour rappeler à l'ordre. Ceci dit, Lacan avise, il met en garde contre toute forme de malentendu. Son intérêt pour Sade dépasse l'homme Sade, sa vie et ses goûts libertins, il se sert de Sade et de son extrême pour mieux plonger dans ce champ vertigineux qu'est le réel de *l'Éthique*. L'éthique nous met ici au cœur de notre désir d'analyste, de ce que Lacan appellera par la suite, un désir averti, auquel il ne faut céder. « Ne pas céder sur son désir », telle est la maxime.

Comment faire ? Il n'y a que notre désir donc, et l'éthique qui en découle pour nous orienter. Or dans cette leçon, l'éthique n'est pas dénouée de paradoxe, de transgression et de jouissance. Lacan affine, il prend son temps, on dit de lui qu'il est lent, c'est vrai qu'il va et qu'il vient sur les mêmes thèmes : le meurtre du père, l'amour « énigmatique » du prochain, le Surmoi, la sublimation, mais à chaque leçon, c'est en essayant de faire un pas vrai... Le voici en train de s'approcher de la Chose, car la question de la jouissance est centrale dans cette leçon. Dans le *Malaise de la civilisation*, la jouissance est un mal, le mal est à l'origine,

l'homme doit se battre contre ce qui en lui pousse vers le pire, vers la tragédie. Au-delà du principe du plaisir et pulsion de mort.

La jouissance dans *l'Éthique* est associée à l'impossible, à l'interdit de l'inceste, à la Chose, au réel aussi... Elle est ici isolée, inaccessible, elle peut – paradoxalement – se présenter massive, la Chose pleine. On n'accède que par force, par transgression. À croire, qu'il ne s'agit pas d'une petite transgression quand on imagine que Lacan a dû passer par le fantasme sadien pour explorer les limites de la jouissance, du semblable et du prochain. « Chatouiller les extrêmes », dit-il.

Faisons la remarque, que nous sommes très loin des jouissances dans son articulation borroméenne, c'est-à-dire des jouissances comme effet du langage (du signifiant) sur le corps. Dans cette lecture plus avancée de l'enseignement de Lacan, on verra que nulle transgression n'est nécessaire : ça jouit, la question c'est plutôt de savoir comment limiter ce qui dans le corps jouit. Par contre, on trouve cette notion du vide central, le vase, le pot de moutarde, *das Ding* comme point de départ, ça oui, ça nous rapproche du noeud, du trou central du noeud borroméen, de ce lieu vide qui est le triskel, là, où Lacan plus tard va localiser l'objet *a*.

Paradoxe de la jouissance et jouissance de la transgression, voici le noyau de cette leçon.

Alors, le paradoxe de la jouissance ? On le retrouve à la racine du mythe : le meurtre du père, « le mort originel, *Totem et Tabou*. Dieu, donc, est mort. Puisqu'il est mort, cela veut dire qu'il était mort depuis toujours. Rappelez-vous que le mythe freudien montre que non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie à la jouissance que le père était censé interdire, mais elle en renforce l'interdiction. » Lacan dit, voilà la faille, le paradoxe. Effectivement, on aurait pu imaginer qu'une fois le père-tyran-jouisseur n'étant plus là, la voie serait ouverte et même autorisée aux fils, mais ce n'est pas si simple, une fois que les fils tuent le père et que le festin totémique est consommé, c'est un énorme sentiment de culpabilité qui les envahit, et par peur que cela ne se renouvelle, ils décident de mettre en place des règles correspondant aux deux tabous principaux : le meurtre et l'inceste. Cette première identification freudienne dite au père, reste néanmoins énigmatique, mythique, semblant inaugurer pour le sujet ce sentiment étrange et puissant de l'amour au père, l'idéal du moi.

L'important est ceci, dit Lacan, « c'est de nous attacher à ce que comporte cette faille, (au paradoxe, donc) au fait que tout ce qui la franchit, l'affranchit (c'est-à-dire le sujet qui la transgresse), fait l'objet d'une dette au grand livre de la dette. Tout exercice de la jouissance comporte quelque chose qui s'inscrit à ce livre de la dette dans la loi ». La loi du père devient ainsi un régulateur des jouissances, mais le lieu aussi d'où un sujet peut jouir, lieu de son désir. Loi et désir sont bel et bien, une seule et même chose, rappelle Lacan.

Ça coûte et on doit payer pour jouir, jusque-là rien de nouveau... On peut quand même se poser la question, puisque Dieu est mort depuis toujours et qu'on le sait maintenant, sans oublier qu'on a aussi tué le père, de ce qui nous empêche de jouir librement, jouir sans entrave et sans payer le prix ? Question très revendiquée de nos jours... Faisons cette remarque que si elle est encore si revendiquée, même de nos jours, c'est parce que le grand

livre de la dette n'a pas cessé de faire ses comptes. Mais qui tient désormais la comptabilité ? L'Autre de l'Autre, (S(A)), où est-il passé ? Lacan est catégorique, il n'existe pas, Dieu est mort, il n'y a pas de garant de l'Autre. Nous voici seuls, le ciel est vide et le père totalement discrédité : donc qui tient les comptes aujourd'hui ? La réponse nous vient quasiment sous une forme directe : le discours capitaliste, bien sûr ! Oui, l'inconscient est le politique et le social, mais je ne suis pas sûre de pouvoir limiter notre réponse à ce caractère économique et politique du discours capitaliste. L'économie du marché nous tient, c'est un fait, elle est devenue notre économie psychique dit *L'Homme sans gravité*, mais il y a une autre forme d'autorité, disons, structurelle, qui est là, à la racine, bien avant le capitalisme, et qu'on voit s'endurcir de façon extraordinaire.

Le monde va mal, mais nous ne sommes pas tous devenus fous pour autant, loin de là. Moins névrosés certes, plus pervers sans doute, mais la perversion n'est pas sans loi, bien au contraire, la loi est l'apéritif de la jouissance perverse, on peut toujours compter sur les pervers pour la faire ek-sister. Ce que m'apprennent mes jeunes analysants et les moins jeunes aussi, c'est que l'autorité incarnée autrefois par le père, par celui qu'on pouvait craindre, haïr et aimer, aujourd'hui a pris cette forme d'un Surmoi plus que jamais féroce et cruel. La loi morale n'a jamais cessé d'opérer (Kant avait raison), je la retrouve de façon très coriace chez beaucoup de jeunes patients, le malaise continue, personne n'est libre de jouir comme il veut, il ne faut pas (y) croire... Comme dit Lacan, « la castration est là, à l'horizon... » *Le parlêtre* est toujours divisé, même dans sa jouissance, j'ai envie de dire.

« Comment faire pour faire taire ce dictateur qui vit en moi ? Je n'en peux plus », me dit une jeune femme. Et elle n'est pas la seule à être tirillée entre cet impératif sadique qui dit « Jouis ! » et le sentiment de culpabilité qui s'en suit... Si le diable pousse ici à la transgression c'est pour mieux rappeler le sujet à sa honte et à sa culpabilité. Il y a toujours cette image en support, celle qu'on retrouve dans les bandes dessinées, d'un côté le petit diable et de l'autre, l'ange, la vertu, un sur chaque épaule.

Le plus souvent on cède à la tentation, le diable a toujours plus d'attrait. C'est vrai aussi qu'il y a moins d'inhibition et de barrières pour aller du côté des jouissances aujourd'hui. Jouissons ! Et c'est bien ça l'embarras de notre modernité, de ne pas pouvoir trouver la limite, vu qu'aucune n'est posée dans le champ de la réalité. Si la voie est ouverte aux jouissances, il y a toujours cette peur d'être aspiré vers le gouffre, comme s'il n'y avait pas de bord, de frontière du côté des jouissances. Les *lathouses*, il faut le dire, elles sont partout ! Mais, après tout, au nom de quoi allons-nous nous en priver ? Si ce n'est qu'après, il y a regret : « je n'aurais pas dû, c'était la fête de trop, le verre de trop, le gâteau de trop, l'achat de trop, tu es nul, faible... ». Et c'est parti pour l'auto-reproche. « Freud écrit le *Malaise dans la civilisation*, dit Lacan, pour nous dire que tout ce qui est viré de la jouissance à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction. Quiconque s'applique à se soumettre à la loi morale voit, lui, toujours se renforcer les exigences toujours plus minutieuses, plus cruelles de son Surmoi ». Une instance qui se veut ici biface : ou bien « tu dois » ou bien « Jouis » ! Kant ou Sade. Lacan tranche, si Sade est la vérité de Kant, « tu dois » et « jouis » c'est une seule et même chose. Mais pouvoir réaliser que ce qui se présente

de façon biface, clivée pour le sujet n'est après tout qu'une bande de Moebius, cela demande beaucoup de travail.

Si le Surmoi trouve son origine dans le meurtre du père réel, ce n'est qu'à l'issue du complexe d'Œdipe qu'il prend consistance sous la forme d'un père imaginaire. « Ce qui était dehors devient le dedans, ce qui était le père devient le Surmoi », dit Lacan dans *Les Écrits Techniques*. Père réel qui, une fois tué et mangé, devient père mort, père symbolique. Introjecté, idéalisé puis projeté dehors, sous cette forme d'un père imaginaire. L'agressivité peut se réguler imaginairement en dehors du sujet, c'est la faute au père si ça tourne mal. Or ce qu'on peut ajouter pour les jeunes d'aujourd'hui, c'est que le Surmoi n'apparaît plus supporté par l'*imago* d'un père qui viendrait symboliquement faire loi et réguler les jouissances. De plus, le père imaginaire a beaucoup de mal à se mettre en place chez eux, plus rien ne fait peur du côté de l'autorité. Par conséquent, le dictateur, la loi morale, le Surmoi reste sous cette forme originaire de la première identification au père. Le dialogue est désormais à l'intérieur, Moi et Surmoi à se déchirer, surmoi totémique et tout puissant, d'où une certaine pente à la mélancolie de nos jours... ni la faute ni la culpabilité n'est plus à l'endroit de l'Autre mais à l'endroit de soi.

Le Surmoi est certes capricieux, mais il n'est pas un caprice, c'est un fait de structure. C'est une instance complexe où il y a du père dedans. Faute d'une autorité qui tienne la route (le déclin du patriarcat y est pour quelque chose), certains jeunes vont chercher dans ce Surmoi tout puissant un repère, l'espoir qu'une autorité puisse faire loi. Mais quelle loi voyons-nous apparaître ? La loi du Surmoi poussée à son paroxysme : *œil pour œil, dent pour dent !* Loi morale régulée par l'agressivité imaginaire. Ils feront également appel à la règle d'or : « ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse », et tout cela finit par introduire des régulations symboliques avec l'autre, une tentative de faire de l'impératif surmoïque une régulation symbolique. Je retrouve chez certains de ces jeunes qui viennent en analyse, une telle finesse à l'endroit de la structure – à cause ou grâce – au rapprochement qu'ils ont avec cet originaire que c'est un plaisir de travailler avec eux. Ceux-là ont cette intelligence de vite se saisir du transfert, et ils tracent comme une flèche, les cures sont plus courtes et souvent efficaces.

Un jeune homme de 28 ans (ils ont entre 20 et 30 ans) est venu en analyse saisi d'un impossible : étant enfant et adolescent il avait, d'une « façon excessive », dit-il, besoin d'être aimé, besoin du regard de l'autre (du semblable) pour se construire, c'était trop. Il réalisa, petit à petit, qu'il ne savait pas qui il était, vu que tout passait par l'autre.

« Quand j'ai commencé à essayer de me construire à partir de moi-même, j'ai commencé à m'appuyer à la « loi morale », dans le but de me regarder en face, je suis allé très loin dans ce raisonnement, mes amis m'appellent « le dictateur », mais il y avait quelque chose d'impossible pour moi, ce n'est pas facile d'accepter notre fondement humain, de réaliser l'agressivité, la perversion qu'il y a en nous... Je sais que je dois faire un deuil de moi-même, de l'image idéalisée que j'ai de moi, c'est très violent. »

Voilà, il est là, dans ce travail de réaliser et d'accepter son pire. Avec ceci de curieux que c'est lui qui décide d'aller se confronter à la loi morale pour se regarder en face, dans un : « qui suis-je ? », une façon, peut-être, de se substituer à ce père imaginaire manquant.

Rappelons qu'on retrouve ce surmoi tout puissant aussi du côté du social, surmoi « collectif », surmoi de masse. Il est encore plus terrible celui-là... L'agressivité et la haine du prochain est au rendez-vous, vous connaissez le « politiquement correct », les lynchages médiatiques de nos jours, une véritable mise à mort, pas un mot de travers, car la potence vous attend au tournant, c'est sans pitié ! La cerise sur le gâteau, c'est la réponse altruiste que nous voyons proliférer au sein même de cette masse enragée. Retournement spectaculaire de la victime en bourreau, assoiffé de vengeance. Lacan parle dans cette leçon du mépris qu'il éprouve de ce qu'on appelle le « confort intellectuel », j'ai envie de dire que l'altruisme qui se résume à un se satisfaire d'avoir bonne conscience, c'est de même taille. Pitié ! Non, nous ne sommes pas des gentils, « L'homme est un loup pour l'homme » (Hobbes). J'exagère un peu, mais « l'enfer est pavé de bonnes intentions », et tout cela au nom de l'amour du prochain. Évidemment qu'il nous faut des âmes généreuses, altruistes et solidaires dans ce monde, mais d'un altruisme qui vaille, de celui qui s'engage dans l'espace du prochain sans peur, ni crainte de l'autre, ni de soi-même. C'est rare, mais ça existe, et quand on croise une de ses âmes, mais oui, c'est beau.

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* », « *l'amour du prochain...* » Freud reste bouche-bée devant ce commandement, il trouve cela inhumain. En effet, il n'est pas sans poser énigme. Si on suit Freud, c'est la haine, l'agressivité qui précède l'amour. On commence d'abord par le meurtre du père, l'amour ne vient que du sentiment de culpabilité à la suite du crime. Dans cette direction nous serons plus proche du « tu haïras ton prochain comme toi-même », que son contraire... Peut-être que ce qui manque ici, c'est la suite du commandement, à savoir : même ton ennemi, tu l'aimerais comme toi-même ! Or qui est le pire des ennemis, si ce n'est ce plus proche de moi-même, ce *metipsimus* ? Dans cette logique, si nous sommes à même d'aimer notre pire ennemi, à savoir ce vide sidéral, cette « horreur à moi-même inconnue », qui vit en chacun de nous et qui est le même pour moi et pour mon prochain, peut-être qu'aimer son prochain ne devient pas si inhumain.

Aimer « ton prochain comme toi-même », dans la religion, cela vise une réciprocité, une équité, tu aimeras ton prochain, comme si c'était toi. « Dieu a fait l'homme à son image », Dieu se rapproche de l'homme, et par ce fait il pousse l'homme à se rapprocher de son prochain. Nous voici dans cet espace dont on ne sait pas encore si c'est celui du prochain ou celui du miroir : moi et mon semblable.

Si je finis par m'identifier à l'autre c'est pour qu'il puisse me renvoyer une belle image de moi. Toutes ces belles images qu'on veut fixer, cristalliser, l'image que j'ai de moi-même à travers le regard de l'autre. Mon cher Narcisse, « les images sont trompeuses, dit Lacan. Derrière ces belles images, ce qu'on ne voit pas dans l'image, c'est le creux, le vide ». Un leurre, car Dieu laisse l'homme « dans le vide. Or, Dieu, c'est sa puissance même de s'y avancer, dans ce vide ». Est-ce que c'est dans cet au-delà de l'image, celle que je cherche à obtenir de mon semblable, est-ce que c'est dans cet au-delà du miroir que l'espace du prochain peut apparaître ? Comment distinguer ici semblable et prochain ? Si on avance avec

cette idée que l'espace du prochain est un lieu vide, un lieu Autre, lieu de projections et de possibles, alors on pourrait dire qu'il s'agit potentiellement d'un lieu de rencontre, de quelque chose qui peut s'avérer purement contingent, un espace réel que Lacan oriente ici du côté de l'acte.

« Cet espace qui se développe en tant que nous avons affaire, non pas à ce semblable de nous-mêmes, mais à proprement parler ce prochain, déjà en tant que le plus proche nous avons quelques fois, et ne serait-ce que pour l'acte de l'amour, à le prendre dans les bras ; je parle ici, non pas d'un amour idéal mais de l'acte de faire l'amour. »

C'est très joli que ce soit au creux du corps que se situe ce qui est le garant de l'acte de faire l'amour, le vide de l'Autre. Pour essayer d'avancer dans la distinction entre semblable et prochain, nous pouvons dire que le semblable c'est le petit autre de l'axe imaginaire, une image donc. Et que le prochain reste l'Autre, avec un grand A. Autre réel, certes, car il a cette topologie d'un lieu vide, mais j'ajouterais qu'il s'agit d'un vide déjà traité par le symbolique. Marc [Darmon] rappelait la dernière fois la topologie du vase, qu'il s'agissait ici du trou que le symbolique opère dans le réel. L'espace vide du vase, n'est pas un vide sans bords. C'est le creux du corps du vase. Donc je dirais que mon prochain, c'est un lieu réel bordé par le symbolique.

« Aimer mon prochain peut être la voie la plus cruelle », dit Lacan. Il continue : « La résistance devant le commandement *Tu aimerais ton prochain comme toi-même* et la résistance qui s'exerce pour entraver son accès à la jouissance sont une seule et même chose, la jouissance est un mal, car elle comporte le mal du prochain ». Ici le prochain et la jouissance se confondent... Jouissance Autre, de l'Autre ? Plus je m'avance dans cet espace du prochain plus je me rapproche du mal, de ma jouissance et de la Chose... « Vertige et voltige » face au vide.

« Il est un fait, c'est qu'il n'en est rien, et que quiconque s'avance dans la voie de la jouissance sans freins, au nom de quelque forme que ce soit du rejet de la loi morale, rencontre des obstacles [...] C'est au point que nous arrivons à la formule qu'une transgression est nécessaire pour accéder à cette jouissance. »

Mais voilà, quand devant ce mal je ne m'arrête pas, jouissance de la transgression. Le plus souvent nous attribuons à la perversion son droit de cité. Lacan a une position ambiguë vis-à-vis de cela, en effet, est-ce que cliniquement parlant nous pouvons limiter la jouissance de la transgression aux perversions ? « En quoi cela consiste ? Demande Lacan. Nous voyons constamment opérer chez les sujets cette très curieuse démarche que l'on peut articuler comme une mise à l'épreuve de je ne sais quel sort sans visage, d'un risque pris pour le sujet, s'en étant tiré, se trouve après, comme garanti dans sa puissance. Est-ce qu'ici la loi défiée ne joue pas le rôle de moyen, de sentier tracé pour accéder à ce risque ? Vers quel but la jouissance progresse-t-elle pour devoir, pour y arriver, prendre appui sur la transgression ?

J'aurais envie de dire qu'ici la jouissance de la transgression, n'est qu'un jeu d'enfant, voyons ! On connaît ça, l'enfant qui pousse au plus loin la limite, rien ne l'arrête, il teste jusqu'où l'Autre (la loi) le laisse aller, au risque de se faire gronder, punir, peu importe, ou bien c'est ça qui importe ! Quand on ne se fait pas choper, nous voilà tout puissant, mais la

chute, on connaît tout aussi bien, si l'enfant fonce dans la transgression, c'est pour se faire punir par la loi-même qu'il a mis au défi, « Un enfant est battu », fantasme fondamental. Alors quand la loi que je défie n'est pas celle des hommes, mais celle de la vie et de la mort ? Sujet ordalique, prêt au sacrifice. Le sentier tracé dont nous parle Lacan serait ici un droit vers la mort, pulsion de mort ? En tout cas, nous connaissons certaines conduites dites à risque qui s'appuient sur la transgression pour chercher des jouissances à chaque fois plus extrêmes, au risque même de leur vie.

J'arrive à la fin de la leçon, qu'en est-il de la jouissance de la transgression dans le fantasme sadien ? Chez Sade tous les tabous sont imaginaires franchis, transgressés, de l'inceste au meurtre. Dieu le père, la mère Nature, la loi morale sont méchamment défiés, notre estomac aussi est défié... Sade tout puissant, « ne courbe pas la tête devant Dieu. » Il est atteint d'une transgression compulsive et d'une écriture maniaque qui ne trouve pas sa fin, toujours plus et encore. Ceci dit, Sade est aussi un provocateur, maître de ses mots. Lacan tranche, « À la vérité, Sade nous apparaît bien avoir été extrêmement conscient du rapport de son œuvre avec la position de celui que j'appellerai l'homme du plaisir, » Lacan écarte l'œuvre de Sade de la sublimation, en soulignant qu'il s'agit plutôt d'une littérature expérimentale. En effet, une œuvre d'art indestructible, indépassable, immersive. Le fait est que Sade nous « arrache » de notre « confort intellectuel », pour reprendre ce terme de Lacan. Son œuvre, ce sont « des voyages [...] au cœur de l'homme », dirait Sade lui-même.

Sade, que fait-il de son prochain ? Il le viole, le transperce, le morcèle. Son prochain est réduit à la chose, à un pur objet de jouissance. « Quand on avance dans une certaine direction qui est celle de ce vide central, en tant que c'est jusqu'à présent sous cette forme que se présente à nous l'accès à la jouissance, le corps du prochain se morcèle » ... Plus je me rapproche d'un corps, plus ma vue converge vers un point de ce corps, plus elle se partialise... Objet partiel...

« Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable. » De la délicatesse... Mais voici ce qui fait la différence : Sade ne se contente pas de juste jouir, sa jouissance c'est de nuire, de détruire... Jouissance de la destruction. Il nous met en tension, jusqu'où ça peut aller... Où cela s'arrête ? Quelle est la limite de la jouissance, du mal ? Après le crime, le meurtre. Est-ce là le dernier mot du fantasme sadien ? Son œuvre c'est moins de l'érotisme que l'accès qu'il nous donne aux confins de l'être, le néant. Sade pousse la limite jusqu'au point où le réel se montre. Cela intéresse Lacan, quel réel ? Or, il peut bien découper, tailler, brûler, tuer son prochain, voilà, que le prochain revient sous sa forme initiale, unifié, l'Autre est indestructible. C'est intéressant car on retrouve ici la formule de la sublimation inhérente au fantasme sadien : « en tant qu'il est conservation de ce qu'il détruit. » Un paradoxe de plus.

Nous arrivons donc à ce point du réel de la structure, à savoir, que la perversion n'est jamais sans l'Autre. La traversée du fantasme sadien n'est point une conclusion, car, une fois qu'il a été traversé, il retombe vite dedans : « supplice éternel ». Pour conclure, on peut dire que Sade

ne cède pas sur son fantasme, il ne démord pas de la Chose, ou bien est-ce la Chose qui ne démord pas de lui ?

« Je suis un libertin, mais je ne suis pas criminel, ni un meurtrier. » Février, 1781.

Texte relu par Thatyana Pitavy.

Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.

